

Réunion des Amours (La), comédie héroïque

Auteur : Marivaux, Pierre de (1688-1763)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

42 Fichier(s)

Informations éditoriales

Localisation du document Paris, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-15422

Entité dépositaire Paris, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb119146220>

Informations sur le document

Genre Théâtre (Comédie héroïque)

Éléments codicologiques In-16, 32 p.

Date 1739 (date de l'édition)

Langue Français

Lieu de rédaction La Haye, Van Dole

Relations entre les documents

Collection Réunion des Amours (La)

[Réunion des Amours \(La\), comédie héroïque](#) a pour version clandestine cet ouvrage

[Réunion des Amours \(La\), comédie héroïque en un acte et en prose](#) a pour édition clandestine cet ouvrage

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

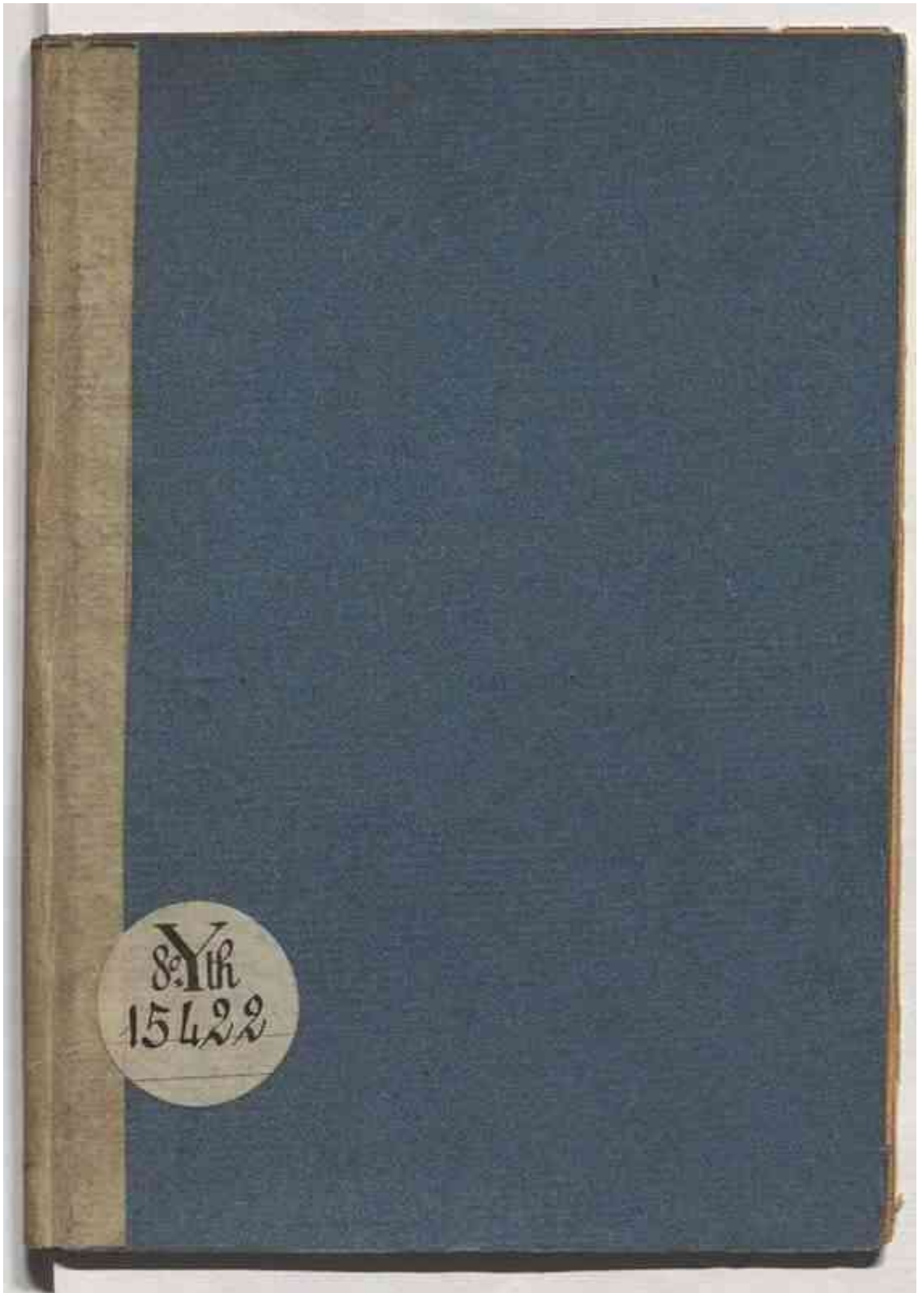
Édition numérique du document

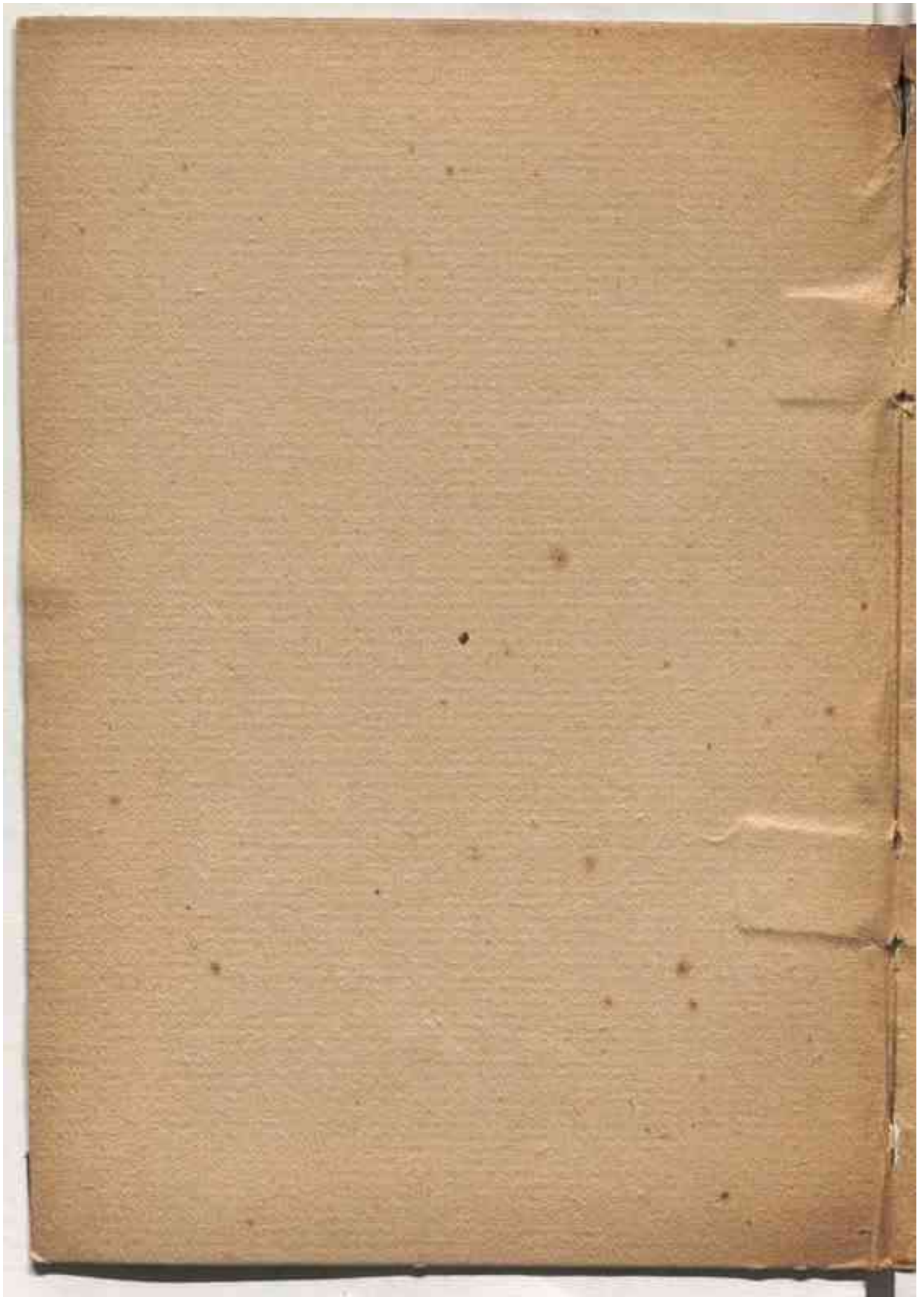
Mentions légales Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

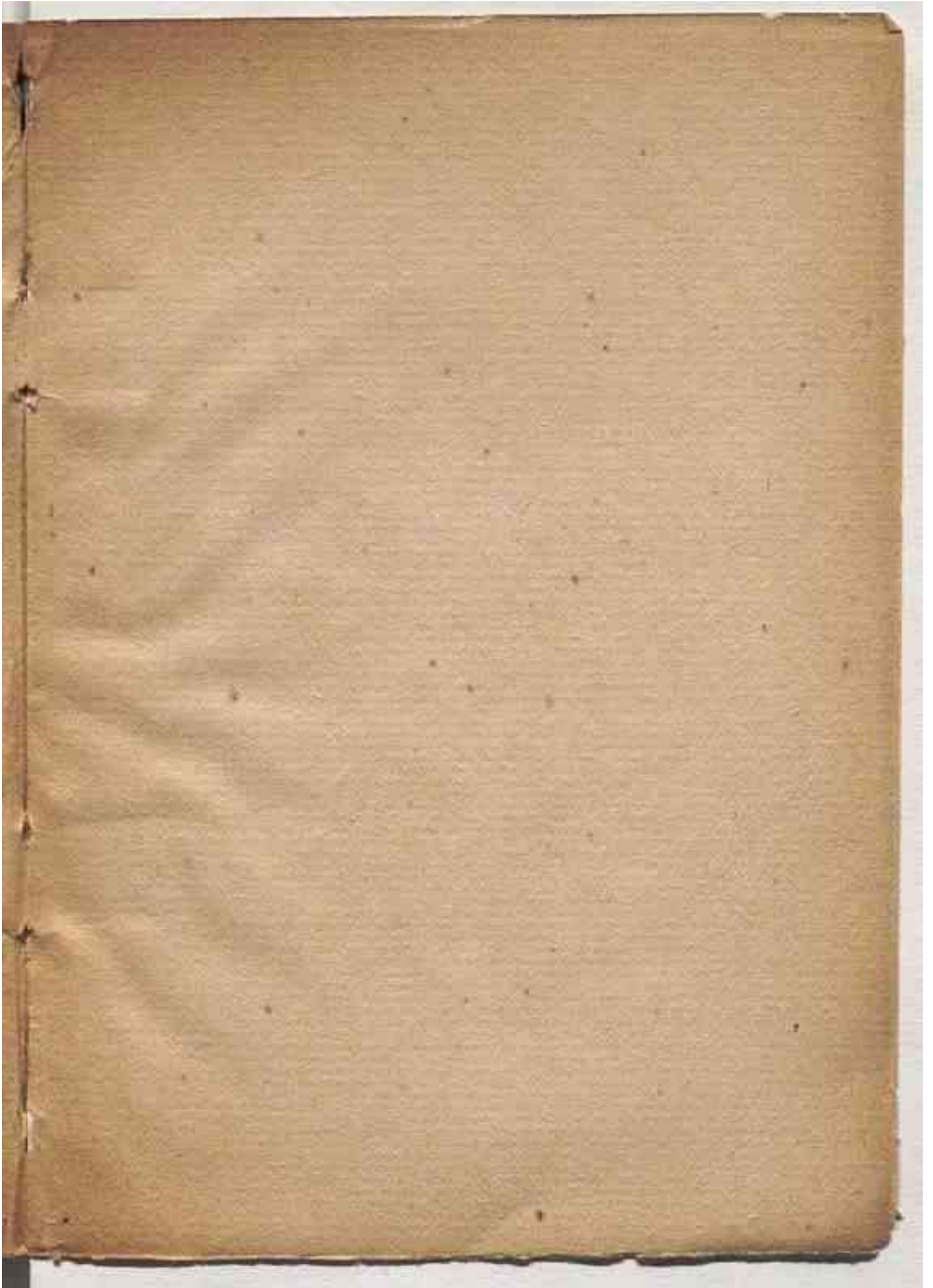
Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

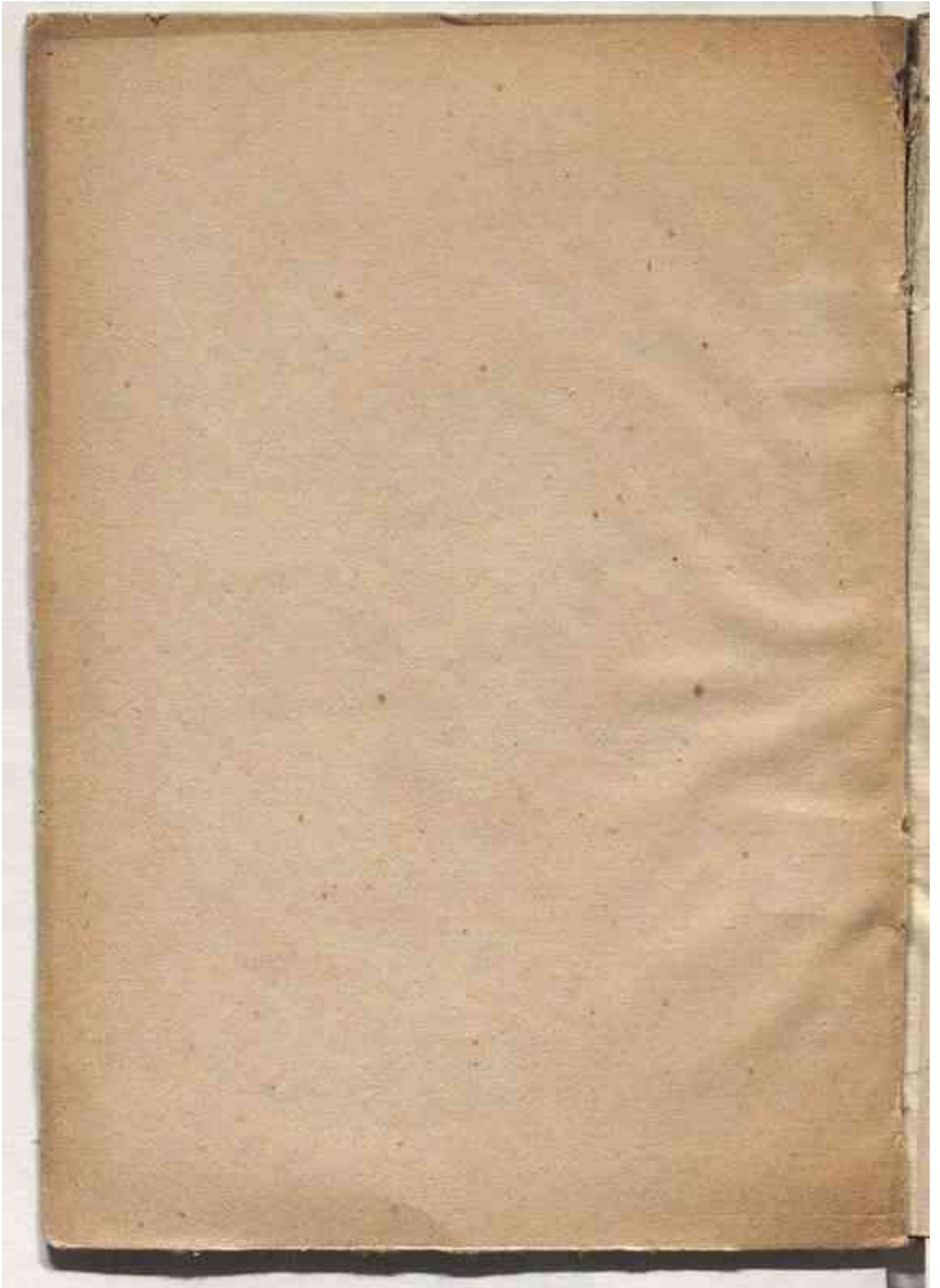
Contributeur(s) Macé, Laurence (édition scientifique)

Notice créée par [Élisa Barthélemy](#) Notice créée le 26/11/2020 Dernière modification le 23/05/2023









5835
c

LA
RÉUNION
DES
AMOURS.
COMEDIE HÉROÏQUE.

PAR

MR. DE MARIVAUX.



A LA HAYE,
Chez ANTOINE VAN DOLE.
MDCCLXXXIX.

YTH
15422

(4)

LA
RÉUNION
ACTEURS.

L'AMOUR.
CUPIDON.
MERCURE.
PLUTUS.
APOLLON.
LA VÉRITÉ.
MINERVE.
LA VERTU.

PAR
M. ANTOINE VAN DOLF.
MDCCLXXIX



LA RÉUNION
 DES
 AMOURS.
 COMEDIE HEROIQUE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *qui entre d'un côté,*

CUPIDON, *de l'autre.*

CUPIDON, *à part.*

Que vois-je ; qui est-ce qui a l'audace de
 porter comme moi un Carquois, & des
 Flèches,

A 2

L' A-

4 LA REUNION

L'AMOUR, *à part.*

N'est-ce pas là Cupidon, cet Usurpateur de mon Empire?

CUPIDON, *à part.*

Ne seroit-ce pas cet Amour Gaulois, ce Dieu de la fade tendresse, qui sort de la Retraite obscure, où ma Victoire l'a condamné.

L'AMOUR, *à part.*

Qu'il est laid, qu'il a l'air débauché.

CUPIDON, *à part.*

Vit-on jamais de figure plus sotté? sçachons un peu ce que vient faire ici cette ridicule Antiquaille; approchons.

A L'AMOUR.

Soyez le bien venu, mon Ancien, le Dieu des Soupirs timides, & des tendres Langueurs, je vous salue.

L'AMOUR.

Saluez.

CUPIDON.

Le Compliment est sec, mais je vous le pardonne, un Proscrit n'est pas de bonne humeur.

L'AMOUR.

Un Proscrit; vous ne devez ma retraite qu'à l'indignation qui m'a faisi, quand j'ai vû que les Hommes étoient capables de vous souffrir.

CUPIDON.

Malepeste, que cela est beau! c'est-à-dire, que vous n'avez fuï que parce que vous étiez glorieux, & vous êtes un Héros fuyard.

L'AMOUR.

Je n'ai rien à vous répondre; allez, nous ne sommes pas faits pour discourir ensemble.

CUPIDON.

Ne vous fâchez point mon Confrere, dans le
fonds

DES AMOURS. 5

fonds je vous plains ; vous me dites des Injures ,
mais votre état me désarme ; tenez , je suis le meilleur
Garçon du monde ; contez - moi vos chagrins ,
que venez - vous faire ici ; est - ce que vous vous
ennuyez dans votre solitude ; eh bien ! il y a remède
à tout ; voulez - vous de l'Emploi , je vous
en donnerai ; je vous donnerai votre petite provi-
sion de Flèches ; car celles que vous avez là dans
votre Carquois , ne valent plus rien. . . . Voyez-
vous ce dard - là ; voilà ce qu'il faut ; cela entre dans
le Cœur , cela le pénètre ; cela le brûle ; cela l'em-
brase , il crie , il s'agite , il demande du secours ;
il ne sçauroit attendre.

L' A M O U R.

Quelle méprisable espèce de feux !

C U P I D O N.

Ils ont pourtant décrié les vôtres , entre vous &
moi ; de votre tems les Amans n'étoient que des Be-
nêts ; ils ne sçavoient que languir ; que faire des
helas ; & conter leurs peines aux échos d'alentour :
Oh , parbleu , ce n'est plus de même , j'ai suppri-
mé les échos ; moi je blesse ; ahi , vite au remède ,
on va droit à la cause du mal : allons , dit - on , je
vous aime , voyez ce que vous pouvez faire pour
moi , car le tems est cher ; il faut expédier les
Hommes , mes sujets ne disent point je me meurs ;
il n'y a rien de si vivant qu'eux ; langueurs , timi-
dités , doux martyre , il n'est plus question ; fa-
deur , platitude du tems passé , que tout cela vous
ne faisiez que des Sots , que des Imbéciles ; moi je
ne fais que des gens de Courage , je ne les endors
pas , je les éveille ; ils sont si vifs , qu'ils n'ont pas
le loisir d'être tendres ; leurs regards sont des dé-
sirs ; au lieu de soupirer , ils attaquent ; ils ne de-
mandent pas d'Amour ; ils le supposent ; ils ne di-

A 3

sent

6 LA REUNION

sent point faites moi grace ; ils la prennent ; ils ont du Respect , mais ils le perdent ; & voilà celui qu'il faut en un mot ; je n'ai point d'Esclaves , je n'ai que des Soldats. Allons , déterminez vous. J'ai besoin de Commis , voulez-vous être le mien ? sur le champ je vous donne de l'Emploi.

L'AMOUR.

Ne rougissez-vous point du récit que vous venez de faire ? quel oubli de la Vertu.

CUPIDON.

Eh bien ; quoi ; la Vertu ; que voulez-vous dire ? elle a sa Charge , & moi la mienne ; elle est faite pour regir l'Univers , & moi pour l'entretenir. Déterminez vous vous dis-je ; mais je ne vous prends qu'à condition que vous quitterez , je ne sçai quel air de dupe que vous avez sur la Physionomie ? Je ne veux point de cela ; allons , mon Lieutenant alerte ! un peu de Mutinerie dans les yeux ! les vôtres prêchent la Résistance ; est-ce là la contenance d'un Vainqueur ; avec un Amour aussi poltron que vous , il faudroit qu'un tendron fit tous les frais. Eh éviteriez-vous. . . (*Il tire une de ses Flèches*) Je suis d'avis de vous égayer le Cœur d'une de mes Flèches pour vous ôter cet air timide & langoureux. Garde que je vous rende aussi fol que moi ,

L'AMOUR,

Tirant aussi une de ses Flèches.

Et moi , si vous tirez , je vous rendrai sage.

CUPIDON.

Non pas , s'il vous plaît , j'y perdrois , vous y gagneriez.

L'AMOUR.

Allez , petit Libertin que vous êtes , votre audace ne m'offense point , & votre Empire touche peut-être

D E S A M O U R S. 7

être à sa fin ; Jupiter aujourd'hui fait assembler tous les Dieux ; il veut que chacun d'eux fasse un Don au Fils d'un grand Roi qu'il aime. Je suis invité à l'Assemblée ; tremblez des suites, que peut avoir cette Avanture.

S C E N E II.

C U P I D O N , *seul.*

COMment donc ; il dit vrai, tous les Dieux ont reçu ordre de se rendre ici ; il n'y a que moi qu'on n'a point averti, & j'ai crû que ce n'étoit qu'un oubli de la part de Mercure ; le voici qui vient, voyons ce que cela signifie.

S C E N E III.

C U P I D O N , M E R C U R E , P L U T U S.

M E R C U R E.

AH ! vous voilà, Seigneur Cupidon, je suis votre serviteur.

P L U T U S.

Bon jour, mon Ami.

C U P I D O N.

Bon jour, Plutus, Seigneur Mercure, il y a aujourd'hui Assemblée générale, & c'est vous qui avez averti tous les Dieux de la part de Jupiter de se rendre ici.

8 LA REUNION

MERCURE.

Il est vrai.

CUPIDON.

Pourquoi donc n'ai-je rien scû de cela, moi; est-ce que je ne suis pas une Divinité assez considérable?

MERCURE.

Ah, où vouliez-vous que je vous prisse? vous êtes un Coureur qu'on ne sçauroit attraper.

CUPIDON.

Vous biaisez, Mercure, parlez-moi franchement; étois-je sur votre Liste?

MERCURE.

Ma foi non, j'avois ordre exprès de vous oublier tout net.

CUPIDON.

Moi, & de qui l'aviez-vous reçu?

MERCURE.

De Minerve, à qui Jupiter a donné la direction de l'Assemblée.

PLUTUS.

Oh! de Minerve, la Déesse de la sagesse, ce n'est pas là un grand malheur, tu sçais bien qu'elle ne nous aime pas; mais elle a beau faire, nous avons un peu plus de crédit qu'elle; nous rendons les gens heureux, nous, Morbleu! & elle ne les rend que raisonnables; aussi n'a-t-elle pas la presse.

CUPIDON.

Apparemment que c'est elle qui vous a aussi chargé du soin d'aller chercher le Dieu de la Tendresse, lui, dont on ne se ressouvenoit plus?

MERCURE.

Vous l'avez dit, & ma Commission portoit même de lui faire de grands Complimens.

CU-

DES AMOURS. 9

CUPIDON, *riant.*

La belle Ambassade!

PLUTUS.

Va, va, mon Ami, laissez-le venir ce Dieu de la Tendresse; quand on le rétablirait, il ne feroit pas grand belogne; on n'est plus dans le goût de l'amoureux Martyre; on ne l'a retenuë que dans les Chançons; le métier de Cruelle est tombé; ne t'embarasse pas de ton Rival; je ne veux que de l'or pour le battre, moi.

CUPIDON.

Je le croi; mais je suis piqué; il me prend envie de vuidier mon Carquois sur tous les Cœurs de l'Olimpe.

MERCURE.

Point d'étourderie; Jupiter est le maître; on pourroit bien vous chasser, car on n'est pas trop content de vous.

CUPIDON.

Eh! de quoi peut-on se plaindre, je vous prie.

MERCURE.

Oh! de tant de choses; par exemple, il n'y a plus de tranquillité dans le Mariage; vous ne scauriez laisser la tête des Maris en repos; vous mettez toujours après leurs Femmes quelque Chasseur qui les attrape.

CUPIDON.

Et moi, je vous dis que mes Chasseurs ne poursuivent que ce qui se présente.

PLUTUS.

C'est-à-dire, que les Femmes sont bien-aises d'être courûes.

CUPIDON.

Voilà ce que c'est; la plupart sont des Coquettes qui en demeurent là, ou bien qui ne se retirent

10 L A R E U N I O N

que pour agacer; qui n'oublie rien pour exciter l'envie du Chasseur; qui lui disent, mirez-moi; on les mire, on les blesse, & elles se rendent; est ce ma faute? Parbleu non; la Coquetterie les a déjà bien étourdies, avant qu'on les tire.

M E R C U R E.

Vous direz ce qu'il vous plaira; ce n'est point à moi à vous donner des Leçons; mais prenez-y garde; ce sont les Hommes, ce sont les Femmes qui crient, qui disent que c'est vous qui passez les Contrâcts de la moitié du Mariage; Après cela, ce sont les Vieillards que vous donnez à expedier à de jeunes Epouses, qui ne les prennent vivans, que pour les avoir morts, & qui, au détriment des Héritiers, ont tout le profit des funeraillies; Ce sont de vieilles Femmes dont vous vuidez le Coffre pour l'achat d'un Mari faineant, qu'on ne sçautoit ni troquer, ni revendre; Ce sont des Malices qui ne finissent point; sans compter votre Libertinage; car Bacchus, dit-on, vous fait faire tout ce qu'il veut; Plutus avec son or, dispose de votre Carquois, pourvu qu'il vous donne, toute votre Artillerie est à son service, & cela n'est pas joli; ainsi tenez-vous en repos, & changez de Conduite.

C U P I D O N.

Puisque vous m'exhortez à changer, vous avez donc envie de vous retirer, Seigneur Mercure?

M E R C U R E.

Laissons-là cette mauvaise plaisanterie.

P L U T U S.

Quant à moi, je n'ai que faire d'être dans les Caquets; tout ce que je prends de lui, je l'achette, je marchande, nous convenons, & je paye; voilà toute la finelle que j'y sçache.

GU.

DES AMOURS. 11
CUPIDON.

Celui-là est Comique, se plaindre de ce que j'aime la bonne chère & l'aisance, moi qui suis l'Amour; A quoi donc vouiez-vous que je m'occupe, à des Traités de Morale? oubliez-vous que c'est moi qui met tout en mouvement, que c'est moi qui donne la Vie, qu'il faut dans ma charge un fond inépuisable de bonne humeur, & que je dois être à moi seul plus semillant plus vivant que tous les Dieux ensemble.

MERCURE.
Ce sont vos affaires; mais je pense que . . .
Voici Apollon qui vient à nous.

PLUTUS.
Adieu donc, je m'en vais, le Dieu du bel-Esprit & moi ne nous amusons pas extrêmement ensemble, jusqu'au revoir, Cupidon.

CUPIDON.
Adieu, Adieu, je vous rejoindrai.

SCENE IV.

CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

MERCURE.
Qu'avez-vous, Seigneur Apollon, vous avez l'air sombre?

APOLLON.
Le retour du Dieu de la Tendresse me fache, je n'aime pas les dispositions où je vois que Minerve est pour lui; je vous apprends qu'elle va bien-tôt l'amener ici, Cupidon.

CU-

CUPIDON.

Et que veut-elle en faire ?

APOLLON.

Vous entendre raisonner tous les deux sur la nature de vos feux , pour juger lequel de vos Dons on doit préférer dans cette occasion ici : & c'est de quoi même, je suis chargé de vous informer.

CUPIDON.

C'est parbleu bien dit ; je vais me recueillir chez Bacchus ; il y a du Vin de Champagne , qui est d'une éloquence admirable , j'y trouverai mon Plaidoyer tout fait ; Adieu, mes Amis ; tenez-moi des Lauriers tout prêts.

SCENE V.

MERCURE, APOLLON.

APOLLON.

IL a beau dire, le vent du Bureau n'est pas pour lui, & je me défie du succès.

MERCURE.

Eh bien, que vous importe à vous ; quand son Rival reviendrait à la mode, vous n'en inspirerez pas moins ceux qui chanteront leurs Maîtresses.

APOLLON.

Eh morbleu ! cela est bien différent, les Chansons ne seront plus si jolies, on ne chantera plus que des Sentimens, cela est bien plat.

MERCURE.

Bien plat ; que voulez-vous donc qu'on chante ?

APOLLON.

Ce que je veux ; Est-ce qu'il faut un Commentaire

caire

DES AMOURS. 13

taire à Mercure ; une Careffe, une Vivacité, un transport, quelque petite Action.

MERCURE.

Ah ! vous avez raison, je n'y songeois pas ; cela fait un sujet bien plus piquant, plus animé.

APOLLON.

Sans comparaison, & un sujet bien plus à la portée d'être senti, tout le monde est au fait d'une Action.

MERCURE.

Oùï, tout le monde gesticule.

APOLLON.

Et tout le monde ne sent pas ; il y a des Cœurs matériels qui n'entendent un Sentiment, que lorsqu'il est mis sur un Canevass bien intelligible.

MERCURE.

On ne leur explique l'Ame qu'à la faveur du Corps.

APOLLON.

Vous y êtes ; & il faut avouër que la Poësie galante a bien plus de prise en pareil cas. Aujourd'hui quand j'inspire un Couplet de Chanson, ou quelques autres Vers, j'ai mes coudées franches, je suis à mon aise. C'est Philis qu'on attaque, qui combat, qui se défend mal ; c'est un beau bras qu'on saisit ; c'est une main qu'on adore, & qu'on baise ; c'est Philis qui se fâche ; on se jette à ses genoux ; elle s'attendrit ; elle s'appaise ; un Soupir lui échappe. Ah ! Sylvandre ; ah Philis, levez-vous, je le veux. Quoi Cruelle ! mes transports. Finissez ; Je ne puis, laissez-moi ; des regards ; des ardeurs ; des douceurs, cela est charmant ; sentez-vous la gayeté, la commodité de ces objets-là ? J'inspire là-dessus en me jouiant, aussi n'a-t-on jamais vû tant de Poëtes.

MER-

14 LA REUNION

MERCURE.

Et dont la Poësie ne vous coûte rien; ce sont les Philis qui en font tous les frais.

APOLLON.

Sans doute, au lieu que si la tendresse alloit être à la mode, Adieu les bras, Adieu les mains, les Philis n'auroient plus de tout cela.

MERCURE.

Elles n'en seroient que plus aimables, & sans doute que plus aimées, mais laissez-moi recevoir la verité qui arrive.

SCENE VI.

MERCURE, APOLLON, LA VERITE'.

MERCURE.

IL est tems de venir, Déesse; l'Assemblée va se tenir bien-tôt.

LA VERITE'.

J'arrive; je me suis seulement amusée un instant à parler à Minerve, sur le choix qu'elle a fait de certains Dieux, pour la Cérémonie dont il est question.

APOLLON.

Pent-on vous demander de qui vous parliez Déesse?

LA VERITE'.

De qui? de vous.

APOLLON.

Cela est net, & qu'en disiez-vous donc?

LA

DES AMOURS. 15

LA VÉRITÉ.

Je disois Mais vous êtes bien hardi
d'interroger la Vérité, vous y tenez-vous ?

A POLLON.

Je ne crains rien, poursuivez.

MERCURE.

Courage.

A POLLON.

Que disiez-vous de moi ?

LA VÉRITÉ.

Du bien, & du mal ; beaucoup plus de mal que
de bien ; continuez de m'interroger, il ne vous en
coûtera pas plus de sçavoir le reste.

A POLLON.

Eh ! quel mal y a-t-il à dire du Dieu qui peut
faire le Don de l'Eloquence & de l'amour des
beaux Arts.

LA VÉRITÉ.

Oh ! vos Dons sont excellents ; j'en disois du
bien ; mais vous ne leur ressemblez pas.

A POLLON.

Pourquoi ?

LA VÉRITÉ.

C'est que vous flattez, que vous mentez, & que
vous êtes un Corrupteur des Ames humaines.

A POLLON.

Doucement, s'il vous plaît ; comme vous y allez.

LA VÉRITÉ.

En un mot, un vrai Charlatan.

A POLLON.

Arrêtez ; car je me fâcherois.

MERCURE.

Laissez la achever ; ce qu'elle dit est amusant.

A POLLON.

Il ne m'amuse point du tout moi ; qu'est-ce
que

16 LA REUNION

que cela signifie ? En quoi donc méritai-je tous ces noms-là ?

LA VÉRITÉ.

Vous rougissez ; Mais ce n'est pas de vos vices ; ce n'est que du reproche que je vous en fais.

MERCURE, à Apollon.

N'admirez-vous pas son discernement ?

A POLLON.

Déesse, vous me poussez à bout.

LA VÉRITÉ.

Je vous définis, vangez-vous, en vous corrigeant.

A POLLON.

Eh ! de quoi me corriger ?

LA VÉRITÉ.

Du métier véral & mercenaire que vous faites. Tenez, de toutes les Eaux de votre Hypocréne, de votre Parnasse, & de votre bel-Esprit, je n'en donneroie pas un fétu, non plus que de vos neuf Muses, qu'on appelle les chastes Sœurs, & qui ne sont que neuf vieilles Friponnes, que vous n'employez qu'à faire du mal ; Si vous êtes le Dieu de l'Eloquence, de la Poësie, du Bel-Esprit, soutenez donc ces grands Attributs avec quelque dignité ; car enfin, n'est-ce pas vous qui dictiez tous les Eloges flatteurs qui se débitent ? Vous êtes si accoutumé à mentir, que lorsque vous louiez la Vertu, vous n'avez plus d'esprit, vous ne sçavez plus où vous en êtes.

MERCURE.

Elle n'a pas tout le tort. J'ai remarqué que la fiction vous réüsit mieux que le reste.

LA VÉRITÉ.

Je vous dis qu'il n'y a rien de si plat que lui, quand il ne ment pas ; On est toujours mal loué
de

DES AMOURS. 17

de lui, dès qu'on mérite de l'être : Mais dans le fabuleux, oh ! il triomphe, il vous fait un monceau de toutes les Vertus, & puis vous les jette à la tête : tiens, prens enuyte toi d'impertinences & de chimères.

A P O L L O N.

Mais enfin . . .

L A V E R I T E'.

Mais enfin, tant qu'il vous plaira. Vos Epitres Dédicatoires, par exemple ?

M E R C U R E.

Oh ! faites lui grace là - dessus. On ne les lit point.

L A V E R I T E'.

Dans le grand nombre, il y en a quelques-unes que j'approuve ; Quand j'ouvre un Livre, & que je vois le nom d'une vertueuse Personne à la tête, je m'en rejoüis ; Mais j'en ouvre un autre, il s'adresse à une Personne admirable ; J'en ouvre cent, j'en ouvre mille, tout est dédié à des Prodiges de Vertu & de mérite. Et où se tiennent donc tous ces Prodiges ? Où sont-ils ? Comment se fait-il que les personnes vraiment loüables soient si rares, & que les Epitres Dédicatoires soient si communes ? Il me les faut pourtant en nombre égal, ou bien vous n'êtes pas un Dieu d'honneur ; En un mot, il y a mille Epitres où vous vous écriez ; „ que votre modestie se rassure, Monseigneur. „ Il me faut donc mille Monseigneurs modestes, „ Oh ! de bonne foi, me les fournirez - vous ? Concluez.

A P O L L O N.

Mais, Mercure, approuvez - vous tout ce qu'elle me dit là.

M E R C U R E.

Moi ? je ne vous trouve pas si coupable qu'elle le croit. On ne sent point qu'on est menteur, quand on a l'habitude de l'être.

B

APOL-

18 LA REUNION

A P O L L O N.

La réponse est consolante.

L A V E R I T E.

En un mot, vous masquez tout; & ce qu'il y a de plaisant, c'est que ceux que vous travestissez, prennent le masque que vous leur donnez pour leur visage. Je connois une très laide Femme, que vous avez appelée Charmante Iris; la folle n'en veut rien rabattre, son Miroir n'y gagne rien; elle n'y voit plus qu'Iris; C'est sur ce pied-là qu'elle se montre, & la Charmante Iris est une Guenon qui vous feroit peur; Je vous pardonnerois tout cela cependant, si vos flatteries n'attaquoient pas jusqu'aux Princes; mais pour cet Article-là, je le trouve affreux.

M E R C U R E.

Malépeste! C'est l'Article de tout le Monde.

A P O L L O N.

Quoi? dire la vérité aux Princes?

L A V E R I T E.

Le plus grand des Mottels, c'est le Prince qui l'aime & qui la cherche, je mets presque à côté de lui le sujet vertueux qui ose lui dire; & le plus heureux de tous les Peuples, est celui chez qui ce Prince & ce Sujet se rencontrent ensemble.

A P O L L O N.

Je l'avouë; il me semble que vous avez raison.

L A V E R I T E.

Au reste, Apollon, tout ce que je vous dis-là ne signifie pas que je vous craigne; vous sçavez aujourd'hui de quel Prince il est question; faites tout ce qu'il vous plaira; la Sagesse & moi nous remplirons son ame d'un si grand amour pour les Vertus, que vos flatteurs seront réduits à parler de lui, comme j'en parlerai moi-même. Adieu.

A P O L L O N.

C'en est fait, je me rends, Déesse, & je me ra-

com-

DES AMOURS. 19

commode avec vous; Allons, je vous consacre mes veilles, vous fournirez les actions au Prince, & je me charge du soin de les célébrer.

SCENE VII.

MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

Seigneur Apollon, je vous félicite de vos loüables dispositions; voilà ce que c'est que les gens d'esprit; tôt ou tard ils deviennent honnêtes gens.

APOLLON.

Voilà ce qui fait qu'on ne doit pas désespérer de vous, Seigneur Mercure.

SCENE VIII.

CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

CUPIDON.

Garde, garde, Messieurs; Voici Minerve qui se rend ici avec mon Rival.

MERCURE.

Eh bien! Nous ne serons pas de trop? Je serai bien-aise d'être présent.

APOLLON.

Vous n'auriez pas mal fait de me communiquer ce que vous avez à dire. J'aurois pu vous fournir quelque chose de bon, mais vous ne consultez personne.

CUPIDON.

Mons de la Poésie, vous me manquez de respect.

20 LA REUNION

A P O L L O N.

Pourquoi donc ?

C U P I D O N.

Vous croyez avoir autant d'esprit que moi , je pense ?

M E R C U R E , *rit.*

Hé , hé , hé , hé.

A P O L L O N.

Je sçai pourtant persuader la raison même.

C U P I D O N.

Et moi , je la fais taire ; taisez - vous aussi.

S C E N E IX.

MINERVE , L'AMOUR , CUPIDON ,
MERCURE , APOLLON.

MINERVE.

Vous sçavez , Cupidon , de quel Emploi Jupiter m'a chargée. Peut-être vous plaudrez-vous du secret que je vous ai fait de notre Assemblée ; mais je croyois vos feux trop vifs. Quoi qu'il en soit , nous ne voulons point que le Prince ait une ame insensible ; l'un de vous deux doit avoir quelque droit sur son Cœur , mais sa raison doit primer sur tout ; & vous êtes accusé de ne la ménager guère.

C U P I D O N.

Où - da ; je l'étourdis quelquefois ; il y a des momens difficiles à passer avec moi , mais cela ne dure pas.

A P O L L O N.

Quand on aime , il faut bien qu'il y paroisse.

M E R C U R E.

Tenez , dans la Théorie , le Dieu de la Tendresse l'emporte ; mais j'aime mieux sa pratique , à lui.

M I N E R V E.

Messieurs , ne soyez que Spectateurs.

MER.

DES AMOURS. 21

MERCURE.

Je ne dis plus mot.

APOLLON.

Pour moi, serviteur au Silence ; je fors.

MINERVE.

Vous me faites plaisir.

SCENE X.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON,
MERCURE.

MINERVE.

Allez, Cupidon, je vous écouterai, malgré
les défauts qu'on vous reproche.

CUPIDON.

Mais qu'est-ce que c'est que mes défauts ? Où
cela va-t-il ? On dit que je suis un peu libertin
mais on n'a jamais dit que j'étois un benêt.

L'AMOUR,

Eh ! de qui l'a-t-on dit ?

CUPIDON.

A votre place, je ne ferois point cette question-là.

MINERVE.

Il ne s'agit point de cela, terminons ; je ne suis
point venué ici que pour vous écouter. Voyons.

L'AMOUR.

Vous êtes l'ancien, vous ; parlez le premier.

L'AMOUR, *tousse & crache.*

Sage Minerve, vous devant qui je m'estime heu-
reux de réclamer mes droits. . . .

CUPIDON.

Je défends les coups d'encensoir.

MINERVE.

Retranchez l'encens.

22 LA REUNION

L'AMOUR,

Je croirois manquer de respect, & faire outrage à vos lumieres, si je vous soupçonnois capable d'hésiter entre lui & moi.

CUPIDON,

La Cour remarquera qu'il la flatte,

MINERVE, à Cupidon.

Laissez-le donc dire.

CUPIDON,

Je ne parle pas, je ne fais qu'apostiller son Exorde.

L'AMOUR,

Ah! c'en est trop, votre audace m'irrite, & me fait sortir de la modération que je voulois garder; Qui êtes vous pour oser me disputer quelque chose? Vous, qui n'avez pour attribut que le vice, digne héritage d'une origine aussi impure que la Vôtre? Divinité scandaleuse, dont le culte est un Crime, à qui la seule corruption des hommes a dressé des Autels: Vous, à qui les devoirs les plus sacrés servent de victimes? Vous, qu'on ne peut honorer, qu'en immolant la Vertu? Funeste Auteur des plus honteuses flétrissures des hommes; qui, pour récompense à ceux qui vous suivent, ne leur laisse que le deshonneur, le repentir & la misere en partage: Osez-vous vous comparer à moi, au Dieu de la plus noble, de la plus estimable, de la plus tendre des passions, & j'ose dire de la plus féconde en Héros.

CUPIDON,

Bon, des Héros! Nous voilà bien riches! Est-ce que vous croyez que la terre ne se passera pas bien de ces Messieurs-là? Allez, ils sont plus curieux à voir que nécessaires; leur gloire a trop d'attirail. Si l'on rabattoit tous les frais qu'il en coûte pour les avoir, on verroit qu'on les achette plus qu'ils ne valent; On est bien dupe de les admettre, puisqu'on en paye la façon, il faut que les

Hom-

DES AMOURS. 23

Hommes vivent un peu plus Bourgeoisement les uns avec les autres, pour être en repos; vos Héros, sortent du Niveau, & ne font que du tintamarre, Poursuivez,

M I N E R V E.

Laissons-là les Héros, il est beau de l'être; mais la raison n'admire que les Sages.

C U P I D O N.

Oh! de ceux-là, il n'en a jamais fait, ni moi non plus.

L' A M O U R.

De grace, écoutez-moi Déesse. Qu'est-ce que c'étoit autrefois que l'envie de plaire? Je vous en atteste vous-même; Qu'est-ce que c'étoit que l'Amour? je l'appellois tout à l'heure une passion; c'étoit une Vertu, Déesse: C'étoit du moins l'origine de toutes les Vertus ensemble; la Nature me présentoit des hommes grossiers, je les polissois; des féroces, je les humanisois; des faineans, dont je ressuscitois les talens enfouis dans l'oisiveté & dans la paresse; avec moi, le méchant rougissoit de l'être; l'espoir de plaire, à l'impossibilité d'y arriver autrement que par la Vertu, forçoit son ame à devenir estimable; de mon tems, la pudeur étoit la plus estimable des graces.

C U P I D O N.

Eh bien! il ne faut pas faire tant de bruit; c'est encore de même; je n'en connois point de si piquante, moi, que la pudeur; je l'adore, & mes sujets aussi; ils la trouvent si charmante qu'ils la poursuivent par-tout où ils la trouvent; mais je m'appelle l'Amour; mon métier n'est pas d'avoir soin d'elle; il y a le Respect, la Sagesse, l'Honneur, qui sont commis à sa garde. Voilà ses Officiers; c'est à eux à la défendre du danger qu'elle court, & ce danger c'est moi; je suis fait pour être,

24 LA REUNION

être, ou son Vainqueur, ou son Vaincu. Nous ne saurions vivre autrement ensemble; & sauve qui peut, quand je la bats elle me le pardonne: Quand elle me bat je ne l'en estime pas moins, & elle ne m'en hait pas davantage; chaque chose a son contraire; je suis le sien. C'est sur la bataille des Contraires que tout roule dans la nature. Vous ne savez pas cela, vous; vous n'êtes point Philosophe.

L'AMOUR.

Jugez-nous, Déesse, sur ce qu'il vient d'avouer lui-même; N'est-il pas condamnable? Quelle différence des Amans de mon tems aux siens? Que de décence dans les sentimens des miens? Que de dignité dans les transports même?

CUPIDON.

De la dignité dans l'Amour? de la décence pour la durée du Monde? Voilà des agrémens d'une grande ressource! il ne sait plus ce qu'il dit, Minerve, toute la nature est intéressée à ce que vous renvoyiez ce vieux Garçon-là; il va l'appauvrir à un point, qu'il n'y aura plus que des déserts; Vivra-t-elle de soupits? Il n'a que cela vaillant; autant en emporte le vent; & rien ne reste que des Romans de douze Tomes; encore à la fin, n'y aura-t-il personne pour les lire; prenez garde à ce que vous allez faire?

L'AMOUR.

Juste Ciel! faut-il?

CUPIDON.

Bon, des apostrophes, au Ciel! Voilà encore de son jargon; Eh! morbleu, qu'il s'en aille; tenez, mon ami, je veux bien encore vous parler raison; vous me reprochez ma naissance, parce qu'elle n'est pas méthodique, & qu'il y manque une petite formalité, n'est-ce pas? Eh bien, mon enfant, c'est

en

DES AMOURS. 25

en quoi elle est excellente, admirable; & vous n'y entendez rien.

MERCURE.

Ceci est nouveau.

CUPIDON.

Doucement, la Nature avoit besoin d'un Amour, n'est-il pas vrai? Comment falloit-il qu'il fut, à votre avis? un Conteur de fades sonnettes? un trembleur qui a toujours peur d'offenser; qui n'eût fait dire aux Femmes, que, ma Gloire! & aux Hommes, que vos divins appas! Non, cela ne valoit rien. C'étoit un espiègle tel que moi qu'il falloit à la Nature; un étourdi, sans souci, plus vif que délicat; qui mit toute sa Noblesse à tout prendre, & à ne rien laisser; & cet enfant-là, je vous prie, y avoit-il rien de plus sage que de lui donner pour Pere & pour Mere des parens joyeux, qui le fissent naître sans cérémonie dans le sein de la joye; il ne falloit que le sens commun pour sentir cela; Mais, dites-vous, vous êtes le Dieu du Vice; Cela n'est pas vrai; je donne de l'Amour; Voilà tout: le reste vient du Cœur des Hommes, les uns y perdent, les autres y gagnent; je ne m'en embarasse pas, j'allume le feu; c'est à la raison à le conduire: & je m'en tiens à mon métier de Distributeur de flammes au profit de l'Univers; en voilà assez: croyez-moi, retirez-vous. C'est l'avis de Minerve.

MINERVE.

Je suspens encore mon jugement entre vous deux; voici la Vertu qui entre; je ne prononcerai que lorsqu'elle m'aura donné son avis.

B ;

SCENE

S C E N E X I.

L A V E R T U.

Les Acteurs précédents.

M I N E R V E.

Venez, Déesse; nous avons besoin de vous ici. Vous sçavez les motifs de notre Assemblée. Il s'agit à présent de sçavoir lequel de ces deux Amours nous devons retenir pour nos desseins; je viens d'entendre leurs raisons; mais je ne déciderai la chose, qu'après que vous l'aurez examinée vous-même; que chacun d'eux vous fasse la déclaration, vous medirez après, laquelle vous aura paru du caractère le plus estimable; & je jugerai par là lequel de leurs Dons peut entraîner le moins d'inconvéniens dans l'ame du Prince. Adieu, je vous laisse; & vous me ferez votre rapport.

S C E N E X I I.

L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE,
L A V E R T U.

M E R C U R E,

L'Expédient est très-bon.

C U P I D O N.

Dites-moi, Déesse, ne vaudroit-il pas mieux que nous vous tirassions chacun un petit coup de dard? Vous jugeriez mieux de ce que nous valous par nos coups.

L A V E R T U.

Cela seroit inutile; je suis invulnérable & d'ailleurs,

DES AMOURS. 27

leurs, je veux vous écouter de sens froid, sans le secours d'aucune impression étrangere.

MERCURE.

C'est bien dit; point de prévention.

L'AMOUR.

Il est bien humiliant pour moi de me voir tant de fois réduit à lutter contre lui.

CUPIDON.

Mon Ancien recule ici. Ses flâmes héroïques ont peur de mon feu Bourgeois; C'est le Brodequin qui épouyante le Cothurne.

L'AMOUR.

Je pourrois avoir peur, si nous avions pour Juge une Ame commune; mais avec la Vertu je n'ai rien à craindre.

CUPIDON.

Il fait toujours des exordes; il a pillé celui-ci dans Cléopatre.

LA VERTU.

Qu'importe? Allons, je vous entends.

MERCURE.

Le pas est réglé entre vous; C'est à l'Amour à commencer.

CUPIDON.

Sans doute; il est la Tragédie; lui; moi, je ne suis que la petite Pièce; qu'il vous glace d'abord, je vous rechaufferai après.

Mercuré & la Verité suivent.

L'AMOUR.

Quoi! met-il déjà les Rieurs de son côté?

LA VERTU.

Laissez-le dire; commencez, je vous écoute.

MERCURE.

Motus.

L'A.

28 LA REUNION

L'AMOUR, *s'écarte & fait la révérence en abordant la Vertu.*

Permettez - moi , Madame , de vous demander un moment d'entretien ; jusques ici mon respect a réduit mes sentimens à se taire.

CUPIDON, *baaïlle.*

Ha, ha, ha.

L'AMOUR.

Ne m'interrompez donc pas.

CUPIDON.

Je vous demande pardon , mais je suis l'Amour ; & le respect m'a toujours fait baaïller , ni prenez pas garde.

MERCURE.

Ce début me paroît froid.

LA VERTU, *à l'Amour.*

Recommencez.

L'AMOUR.

Je vous disois , Madame , que mon respect a réduit mes sentimens à se taire ; ils n'ont osé se produire que dans mes timides regards ; mais il n'est plus tems de feindre , ni de vous dérober votre Victime ; je sçais tout ce que je risque à vous déclarer ma flâme ; vos rigueurs vont punir mon audace ; vous allez accabler un téméraire ; Mais , Madame , au milieu du Courroux qui va vous saisir , souvenez - vous du moins que ma témérité n'a jamais passé jusqu'à l'espérance ; & que ma respectueuse ardeur

CUPIDON.

Encore du respect. Voilà mes vapeurs qui me reprennent.

MERCURE.

Et les voilà qui me gagnent aussi, moi.

L'AMOUR.

Déesse, rendez moi justice, vous sentez bien qu'on

DES AMOURS. 29

qu'on m'arrête au milieu d'une Période assez touchante, & qui avoit quelque dignité.

L A V E R T U.

Voilà qui est bien ; votre langage est décent ; il n'étourdit point la raison ; on a le tems de se reconnoître ; & j'en rendrai bon compte.

M E R C U R E.

Cela fait une belle Pièce d'éloquence. On diroit d'une Harangue.

C U P I D O N.

Où-dà cette flâme, avec les rigueurs de Madame, la témérité qu'on accable à cause de cette audace, qui met en courroux, en dépit de l'espérance qu'on n'a point, avec cette victime qui vient brocher sur le tout ; cela est très beau, très touchant assurément.

L' A M O U R, à Cupidon.

Ce n'est pas votre sentiment qu'on demande ; voulez-vous que je continuë, Déesse.

L A V E R T U.

Ce n'est pas la peine, en voilà assez, je vois bien ce que vous sçavez faire ; A vous Cupidon.

M E R C U R E.

Voyons.

C U P I D O N.

Non, Déesse adorable, ne m'exposez point à vous dire que je vous aime ; vous regardez ceci comme une feinte ; mais vous êtes trop aimable, & mon Cœur pourroit s'y méprendre ; je vous dis la vérité ; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me touchez ; je me connois en charmes. Ni sur la Terre ni dans les Cieux, je ne vois rien qui ne le cède aux vôtres ; Combien de fois n'ai-je pas été tenté de me jeter à vos genoux ? Quelles délices pour moi d'aimer la Vertu, si je pouvois être aimé d'elle ? Eh ! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? que veut dire
ce

30 LA REUNION

ce penchant qui me porte à vous, s'il n'annonce pas que vous y serez sensible? Je sens que tout mon cœur vous est dévot; N'avez-vous pas quelque répugnance à me refuser le vôtre? Aimable Vertu, me fuyez-vous toujours? Regardez-moi, ne me connoissez-vous pas; C'est l'Amour à vos genoux qui vous parle. Essayez de le voir, il est soumis; il ne veut que vous séduire. Je vous aime, je vous le dis, vous m'entendez; mais vos yeux ne me rassurent pas. Un regard acheveroit mon bonheur; un regard! Ah! quel plaisir, vous me l'accordez chère main que j'idolâtre; recevez mes transports; Voici le plus heureux instant qui me soit échü en Partage.

LA VERTU, *Soupirant.*

Ah! finissez, Cupidon; je vous défends de parler d'avantage.

L'AMOUR.

Quoi? la Vertu se laisse baiser la main.

LA VERTU.

Il va si vite, que je ne la lui ai pas vü prendre.

MERCURE.

Ce Fripon-la m'a attendri aussi.

CUPIDON.

Déesse, pour m'expliquer comme lui, vous plaît-il d'écouter encore deux ou trois petites Périodes de conséquence.

LA VERTU.

Quoi, voulez-vous continuer? Adieu.

CUPIDON.

Mais vous vous en allez, & ne décidez rien!

LA VERTU.

Je me sauve, & vais faire mon rapport à Minerve.

L'AMOUR.

Adieu, Mercure, je vous quitte, & je vais la suivre.

CUPIDON, *riant.*

Allez. Allez, lui servir d'antidote,

SCENE

SCENE XIII.

MERCURE, CUPIDON.

CUPIDON, *vient.*

HA, ha, ha, ha. La Vertu se laissoit apprivoiser, je la tenois déjà par la main, toute Vertu qu'elle est : & si elle me donnoit encore un quart-d'heure d'audience, je vous la garantirois mal nommée.

MERCURE.

Oùï, mais la Vertu est sage, & vous fuit.

CUPIDON.

La belle ressource.

MERCURE.

Il n'y en a point d'autre avec un fripon comme vous.

CUPIDON.

Qu'est-ce donc, Seigneur Mercure? Vous me donnez des épithètes? Vous vous familiarisez, petit Commental?

MERCURE.

Quoi, vous vous fâchez?

CUPIDON.

Oh! que non, nous ne pouvons nous passer l'un de l'autre; mais qu'en dites-vous? Le Dieu de la Tendresse n'a pas beaucoup brillé, ce me semble.

MERCURE.

Vous êtes un étourdi, vous ne l'avez que trop battu, & je crains que vous n'avez paru trop fort. Comment donc? vous égratignez en jouant jusqu'à la Vertu même? Oh! l'on ne vous choisira pas pour la Cérémonie présente; vous êtes trop remuant; vous mettriez la Ville & la Cour sur un joli ton. J'entends quelqu'un, je suis sûr que c'est Minerve qui va venir vous donner votre Congé. C'est elle même.

SCÈ-

32 LA RE'UNION, &c.

SCENE XIV. & dernière.

Tous les Acteurs de la Pièce.

AMINERVE.

Cupidon, la Vertu décideoit contre vous ; & moi-même j'allois être de son sentiment, si Jupiter n'avoit pas jugé à propos de vous réünir, en vous corrigeant pour former le Cœur du Prince. Avec votre Confrere, l'ame est trop tendre il est vrai ; mais avec vous, elle est trop libettine. Il fait souvent des Cœurs ridicules ; vous n'en faites que des méprisables. Il égare l'esprit ; mais vous ruinez les mœurs ; il n'a que des défauts, vous n'avez que des vices ; Unissez-vous tous deux ; rendez-le plus vif & plus passionné ; & qu'il vous rende plus tendre & plus raisonnable, & vous serez sans reproche ; Au reste, ce n'est pas un Conseil que je vous donne, c'est un ordre de Jupiter que je vous annonce.

CUPIDON, *embrassant l'Amour.*

Allons, mon Camarade, je le veux bien, embrassons-nous ; Je vous apprendrai à n'être plus si sot ; & vous m'apprendrez à être plus sage.

F I N.

A P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, LA RE'UNION DES AMOURS, Comédie héroïque, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Ce 12. Decembre 1731. Signé GALLYOT.

LE CAPRICE
DE
L'AMOUR.
COMÉDIE

En trois Actes,

AVEC UN
DIVERTISSEMENT.

PAR
Mlle HUAU.



A LA HAYE,
Chez ANTOINE VAN DOLE.
MDCCLXXXIX.

(9)

ACTEURS.

LA COMTESSE, jeune Veuve.

LUCILLE, Sœur de la Comtesse.

LE MARQUIS, Amoureux de la
Comtesse.

LE CHEVALIER, Amoureux de
Lucille.

LE BARON, Pere de la Comtesse &
de Lucille.

PASQUIN, Valet du Marquis.

MARTON, Suivante de la Comtesse.

ROSETTE, jeune Payfanne, Servante
de Lucille.

CHARLOT, Jardinier de la Comtesse.

HE'BE'E, Déesse de la Jeunesse.

DEUX AMOURS.

BERGERS & BERGERES.

*La Scène est dans le Jardin du Chateau
de la Comtesse.*

LE

